

BUREAUX : RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS : ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; six mois, 23 fr.; un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; six mois, 27 fr.; un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES: 20 centimes la ligne Réclames: 25 centimes — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, chez le gérant du journal, rue Nain, 1; à Lille, chez M. Béghin, libraire rue Grande-Chaussée; à Paris, chez MM. Havas, Laflotte-Bullior, & Cie place de la Bourse, 8; à Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains : Roubaix à Lille, 5 h 15, 7 h 02, 8 h 17, 9 h 47, 11 h 37, m., 12 h 24, 4 h 56, 8 h 39, 5 h 11, 6 h 45, 7 h 33, 8 h 32, 9 h 23, 11 h 11, s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 h 41, 7 h 15, 8 h 43, 10 h 17, 11 h 23, m., 1 h 19, 2 h 49, 4 h 58, 5 h 38, 8 h 13, 10 h 21, 11 h 25, s. Lille à Roubaix, 5 h 20, 6 h 55, 8 h 25, 9 h 55, 11 h 05, 12 h 57, 2 h 28, 4 h 05, 5 h 20, 6 h 55, 7 h 55, 9 h 05, 11 h 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 h 08, 6 h 53, 8 h 08, 9 h 41, 11 h 28, 12 h 15, 1 h 47, 3 h 37, 5 h 02, 6 h 06, 7 h 21, 8 h 23, 9 h 24, 11 h 01. Mouscron à Lille, 5 h 35, 7 h 50, 9 h 22, 11 h 10, 11 h 57, 1 h 14, 2 h 42, 4 h 19, 7 h 02, 8 h 30.

BOURSE DE PARIS	
DU 9 FÉVRIER	
3 0/0	58 40
4 1/2	84 75
Emprunt 1872 (5 0/0)	93 75
Emprunt 1871	92 50
DU 10 FÉVRIER	
3 0/0	58 35
4 1/2	85 00
Emprunt 1872 (5 0/0)	93 80
Emprunt 1871	92 35

ROUBAIX 10 FÉVRIER 1874

BULLETIN DU JOUR

contractés. Ajoutons que des mesures analogues ont été prises par les pays voisins et notamment en Angleterre où le montant des obligations émises ne dépasse pas le tiers du capital en actions.

On assure que M. Gladstone veut donner sa démission immédiatement et forcer ainsi M. Disraeli à dévoiler sa politique dans le discours royal, à l'ouverture du parlement. Plusieurs de ses collègues sont d'avis, au contraire, de ne présenter leur démission qu'après l'ouverture de la session.

M. Disraeli fait déjà des démarches pour la formation d'un ministère conservateur.

Visite du maréchal Mac-Mahon au Concours agricole du palais de l'Industrie.

M. le président de la République, accompagné de M. le colonel Broye et de M. le vicomte d'Ilcourt, secrétaire de la présidence, a visité ce matin, à 10 heures, le concours général d'animaux gras au palais de l'Industrie.

Le maréchal a été reçu à l'entrée du palais par M. Deseilligny, ministre du commerce et de l'agriculture, et par M. de Saint-Germain, député à l'Assemblée nationale, président du jury.

M. le président de la République a parcouru successivement les diverses sections, se faisant présenter les exposants qui ont obtenu des récompenses. Un grand nombre de notabilités, appartenant à l'industrie ou à l'agriculture, accompagnaient le maréchal. On remarquait aussi, parmi les assistants, M. Léon Renault, préfet de police, M. le marquis de Vogüé, M. le comte de Bouillé, M. de Sainte-Marie, M. Bompard et plusieurs autres députés.

Le maréchal est resté une demi-heure dans la section des machines et des instruments agricoles. A plusieurs reprises, il s'est fait donner des explications par les inventeurs et les exposants.

Avant de visiter l'exposition des beurres, fromages et volailles grasses, située au premier étage du palais, M. le président de la République a adressé quelques paroles aux membres du jury et aux exposants qui l'entouraient, témoignant sa satisfaction des progrès qu'il venait de constater.

Il a fait ensuite l'éloge de M. Deseilligny, qui a grandement contribué pour sa part au développement de l'industrie et de l'agriculture, ajoutant qu'il était heureux de l'avoir placé à la tête d'un ministère que ses connaissances spéciales le rendaient si digne de diriger. M. le président a engagé en terminant les exposants à persévérer dans leurs efforts.

A midi moins dix, le président de la République quittait le palais de l'Industrie.

M. Gambetta et la Commune

Les poursuites dirigées contre M. Melvil-Bioncourt ont appelé de nouveau l'attention sur le rôle qu'ont joué pendant la Commune les députés de l'extrême gauche.

Un de nos abonnés saisit cette occasion pour nous adresser, touchant l'attitude gardée par M. Gambetta, pendant cette funeste période, la très curieuse communication que voici touchant l'attitude de M. Gambetta pendant la Commune de 1871. Nous n'espérons pas que M. Gambetta consente à s'expliquer sur les faits qui sont ici consignés, plus qu'il ne s'est expliqué, dans des circonstances analogues, sur des reproches pareils qui lui ont été faits; mais peu importe; nous n'avons, nous, qu'à montrer en toute circonstance comment M. Gambetta est traité par cette « queue » ou traite cette « queue » qu'il a déclaré lui-même être absolument incapable de couper.

« Monsieur,

« On suit avec beaucoup d'intérêt et de sympathie, dans le public de l'ordre, votre vigoureuse campagne contre les actes de M. Gambetta. Moi qui connais l'homme, je vous applaudis plus que personne. Je trouve qu'il n'est qu'un seul point, des plus sérieux cependant, pour lequel vous ne le prenez peut-être pas assez à partie, c'est sa complicité avec la Commune.

« Permettez-moi de vous éclairer à ce sujet par quelques détails non inédits sans doute, mais trop peu publiés, et de gravité à accorder de ce que j'y puis ajouter, d'après les renseignements les plus sûrs.

« Le 24 avril 1871, on lisait dans le *Gaulois*, sous la rubrique: *Nouvelles de Paris*, une correspondance où ce qu'il y avait de plus curieux et de plus grave se rapportait à notre personnage, à Ranc, son agent, et à quelques unes de leurs créatures. J'en extrais quelques lignes :

« Il est des gens qui ne veulent pas que notre ex-sauveur Gambetta soit absolument étranger à ce qui se passe à Paris. Ils disent que du fond de son exil de St-Sébastien il suit attentivement la partie, qu'il se tient prêt à intervenir quand il se voit des atouts en main.

« Dans la deuxième séance tenue par la Commune, le citoyen Ranc aurait versé, pour subvenir aux frais, une somme de 200,000 fr. au nom d'un député, exilé volontaire; et comme il s'agissait d'un versement en espèces, personne n'a supposé que l'exilé volontaire fût l'homme de Guernesey — ou sait que le grand poète n'est libéral qu'en politique — Reste donc l'exilé de St-Sébastien, qui pourrait bien être l'auteur anonyme de cette offre de démocratie et sociale... un habitué bien connu du café de Madrid, fils d'un ex-notaire de l'Indre, ami intime de Félix Pyat et son commensal habituel depuis des années, le citoyen B... envoie chaque jour un courrier chiffré à Gambetta pour le tenir au courant de ce qui se passe.

Cette correspondance du *Gaulois*, malgré la gravité et la précision des faits, ne fut pas assez remarquée. Chez M. Thiers seulement, à la Présidence, on s'en préoccupa beaucoup. Voici pourquoi. La veille au soir, on y avait reçu un rapport, dans lequel ces mêmes faits étaient relatés avec plus de précision encore. Ce que le journal disait sous forme dubitative ou voilée s'y trouvait nettement affirmé; et où il mettait une simple initiale et des points on mettait le vrai nom.

Ce rapport à M. Thiers avait été lu par lui sans grande attention, n'achalant, comme ne contenant que ce qu'il avait

déjà de longue main et de longue date; mais il fut moins indifférent lorsque le *Gaulois* du lendemain apprit à tout le monde ce qu'il voulait connaître tout seul. D'où pouvait venir cette indiscretion compromettante? Beaucoup de gens furent mis en campagne pour le savoir. Que résultait-il de l'enquête? C'est que les notes avec lesquelles avait été faite la correspondance du *Gaulois* et celles qui avaient servi pour la rédaction du rapport émanaient de deux personnes absolument étrangères l'une à l'autre.

Rapport et correspondances prenaient un caractère d'authenticité incontestable, puisqu'ayant abouti à la connaissance de mêmes faits, par des voies complètement différentes, ils se servaient ainsi réciproquement de preuves.

M. Thiers n'en a pas moins oublié l'un et l'autre, pendant tout le temps qu'il eut, avec le pouvoir, le devoir d'aller au fond de ces faits et de bien d'autres, relatifs au même Gambetta.

Pouvait-il poursuivre, pouvait-il même inquiéter ce conspirateur, avec lequel il sentait déjà qu'il devait conspirer un jour? Je terminerai, monsieur, en vous affirmant de nouveau qu'il n'y a dans tout ce qui précède que la plus exacte vérité. Agréez, etc. (Patrie.)

BOURSE DE PARIS

Culière du Journal
Paris, 9 février 1874.

Si le dépouillement définitif du scrutin dans le Pas-de-Calais vient à confirmer l'élection de M. Seus, ce succès ne manque pas d'activer toutes les manœuvres du parti bonapartiste. Il se croyait d'avance assuré du triomphe dans ce département que les membres du comité napoléonien avaient repoussé le concours des légitimistes et des autres fractions conservatrices, ce qui explique pourquoi, dans ce scrutin du 8 février, les légitimistes ont cru devoir s'abstenir, ne voulant et ne pouvant voter ni pour un candidat bonapartiste, ni pour un candidat qui, tout en se disant républicain modéré, était soutenu par les radicaux. Les napoléoniens du Pas-de-Calais, encouragés par les deux élections de MM. Levert et Seus, se proposeraient, dit-on, quand viendront les élections générales, d'agir seuls et de n'admettre que des bonapartistes sur leurs listes. Les royalistes sont avertis, c'est à eux aussi de s'organiser et de se tenir prêts.

L'élection de M. Harrison dans le Haut-Saône contient en soi un enseignement dont nous avons à profiter. Voilà un radical, un avocat qui, à Paris, n'a pas été loqué de se compromettre avec la Commune, lequel est complètement étranger au département où il pose sa candidature et qui est préféré à l'une des notabilités dont la famille a été, depuis longtemps, la bienfaitrice de ce département. C'est ainsi que le suffrage universel montre son intelligence de ses propres intérêts. M. le duc de Mazarin, dans ses circulaires, s'était prononcé énergiquement en faveur du maréchal de Mac-Mahon et de son gouvernement; ce patronage a été sans influence pour le succès du candidat conservateur, ce qui doit faire sérieusement réfléchir le maréchal-président et ses ministres sur le résultat des élections générales.

Cette double élection bonapartiste et radicale du 8 février nous met en face du double danger qui nous menace, l'Empire et le radicalisme. La manifestation des catholi-

ques Anglais, le 6 février, pour protester contre les persécutions dont les catholiques Allemands sont l'objet, cette manifestation produite en Europe la plus favorable impression. Le meeting des catholiques Anglais a fait un éclatant contraste avec celui qui avait été provoqué par lord John Russell, et dans lequel n'a figuré qu'un petit nombre de protestants, presque tous des Clergemen, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants et assistés de quelques résidents Allemands. Le *Times*, en comparant les deux meetings, n'a pu s'empêcher de dire :

« Si une personne ignorant les choses l'Angleterre avait assisté au meeting du 27 janvier et à celui du 6 février, elle aurait pu croire que l'immense majorité du peuple anglais était catholique. »

Mercredi prochain, 11 février, Son Excellence le cardinal prince Chigi doit présider dans la basilique de St-Denis à l'installation de Mgr Maret, évêque de Sura, comme Primicier de l'insigne chapitre.

La situation monétaire est en voie d'aggravation constante dans la plupart des pays voisins. Mais l'Angleterre s'accommode chaque jour davantage sur les différents marchés. Les Banques de Francfort, Bruxelles, Amsterdam ont abaissé le taux de leur escompte. Les nouvelles de Londres indiquent depuis quelques jours une plus grande activité dans les sorties du métal; une partie de l'or exporté est venu en France. Quelques personnes s'étonnent de voir notre Banque maintenir le taux de 6 0/0 en dépit de la consolidation de sa situation intérieure et les nouvelles facilités qu'elle y puise pour l'escompte. La Banque légé ici à une préoccupation parfaitement légitime, celle de reconstruire son encaisse et de préparer ainsi les voies à une reprise des paiements en espèces.

En temps normal, il serait difficile de justifier un écart tel que celui de 2 1/2 0/0 qui existe aujourd'hui entre Londres et Paris; il en est autrement en présence de l'intérêt majeur qui commande de fortifier nos réserves métalliques. C'est grâce à la prime offerte aux capitaux étrangers qu'a pu se dessiner ce courant d'importation métallique dont il faut s'applaudir et que le bas prix du change sur Londres ne fait que stimuler.

P. S. — La commission des Trente a tenu, ce matin, une séance importante. M. Chesnelong a présenté toute codifiée, sa proposition sur l'organisation du suffrage universel. Elle était vivement combattue par MM. Vacherot, Laboulaye et Dufaure, et défendue par MM. Chesnelong et de Kerdrel. M. Dufaure a déclaré repousser absolument ce système. La chambre, suivie par lui, n'a pas le droit de modifier le suffrage direct qui existe depuis 1817; on le conserverait pour les plus imposés et non pour les autres; c'est impossible, le parti de l'empire, ajoute M. Dufaure, est prêt encore à profiter de toutes nos fautes, et le parti radical les désire. La proposition de M. Chesnelong est repoussée par 12 voix contre 9. Il est probable que le projet de M. de Lacombe aura le même sort.

Une compagnie offre d'achever les travaux du nouvel Opéra, en avançant 9,500,000 fr. remboursables en 8 années. Le gouvernement a demandé l'autorisation d'accepter cette proposition.

On pense que M. Mathieu Bodet sera nommé président de la commission du budget de 1875. M. Baragnon a fait distribuer aux députés un imprimé intitulé: *Notes à mes collègues relatives à l'attitude de l'honorable député du Gard à l'époque du 4 septembre.* DE SAINT-CHÉRON.

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 11 FÉVRIER 1874.

MARI DE LAURENCE

Par M^{lle} Claire de CHANDENEUX

DEUXIÈME PARTIE — *Drame.*

Il ne voulait pas y entrer par le château, ce qui eût été éveiller l'attention des domestiques et se créer des questions embarrassantes. Il prit le sentier et longea le parc extérieurement.

Au bout de quelques minutes de marche, M. de Létory vit s'abaisser la muraille qui, de ce côté, était remplacée par une haie vive, et tout près, en contre-bas, il reconnut l'étang.

C'était une très petite pièce d'eau, la moins belle du parc, et qui ne servait guère que de réservoir aux autres. Il ne l'avait pas revue depuis la nuit de mort et la trouva plus lugubre qu'il ne l'avait supposé.

L'étang, encaissé entre des talus dépouillés, portait quelques glaçons immobiles. Des débris de feuilles et de branchages moisissaient sur les bords. L'eau avait une teinte verdâtre.

Il était facile de reconnaître encore son peu de profondeur. Le petit rocher qui l'ornait se dressait à demi de ses déchi-

tures rigues au-dessus des glaçons épars. Hélas! c'était sur l'une de ces déchirures qu'avait porté la tête de Laurence.

En vérité, M. de Létory ne savait pourquoi il prenait le soin de visiter ces choses insensibles qui restaient là, immuables, tandis que celle dont elles avaient causé la mort était déjà oubliée.

Machinalement, il avait enjambé la haie et descendu l'escarpement. D'un pas que ralentissait un flot de souvenirs, il avait fait le tour de l'étang. C'était là qu'il avait aperçu Laurence, là qu'il l'avait déposée, morte; là que se tenait l'homme mystérieux.

Ah! celui-là avait assisté à ce drame, il en avait saisi ou deviné les péripéties rapides. Comment donc se fait-il que ce témoin douloureux, dont la présence devait être un incessant rappel aux plus sinistres visions, fût devenu l'ami, le commensal, l'indispensable de la maison où Laurence n'était plus?

En se faisant cette question, non pour la première fois, certes, mais du moins avec une intensité plus saisissante, M. de Létory remontait l'escarpement.

Quand il toucha la haie, il vit, non sans surprise, qu'une femme, debout près des buissons, l'observait avec une extrême attention.

C'était une personne de vingt-cinq à vingt-huit ans, enveloppée d'une mante de paysan ordinaire, à en juger par la prégnance recherchée de ses vêtements

ments et l'air de dignité de son visage.

La fixité particulière de son regard fit supposer au jeune homme qu'elle était propriétaire du terrain où il marchait et que sa façon d'enjamber les haies pouvait lui paraître au moins inconvenante.

— On me prendrait volontier pour un voleur, n'est-ce pas, madame? dit-il avec un sourire en passant devant la paysanne.

Elle secoua la tête d'un air d'incrédulité.

— Léna Schnerb sait parfaitement distinguer un voleur d'un curieux, et même un curieux d'un ami, ou... d'un intéressé, répondit-elle d'une voix grave.

Charles s'arrêta tout surpris, autant du jugement porté sur lui que du ton dont il était exprimé.

— Un intéressé! répéta-t-il presque involontairement; où donc reconnaissez-vous cela?

— Vous aviez, monsieur, une manière de regarder l'étang et de vous arrêter où il fallait, que les visiteurs n'ont pas d'ordinaire. Et pourtant, Dieu sait s'il en vient ici depuis le malheur de la pauvre jeune dame.

— Vous devez demeurer près d'ici, n'est-ce pas? interrogea Charles, heureux de trouver quelqu'un qui savait comme lui.

distance, être celle où l'homme du parc était allé chercher une lampe.

Il crut alors comprendre pourquoi cette femme le devinait si bien. Elle avait dû dans la nuit fatale, suivre le porteur de la lampe, et, sans doute, du haut de l'escarpement, à la clarté vacillante, elle l'avait entrevu.

— Eh bien! oui, c'est moi, en effet, fit-il en répondant à sa pensée. Vous me reconnaissez, je portais la pauvre morte.

— Non, dit-elle, je ne vous avais pas vu, il faisait trop noir.

— Mais vous avez vu... l'autre? Elle hésita, puis, vivement: — Sans doute, puisqu'il vint demander de la lumière à la ferme.

Cette hésitation, quelque courte qu'elle eût été, n'avait pas échappé au jeune homme. Intéressé, sans trop savoir pourquoi, il reprit avec beaucoup de naturel: — Cette lumière nous fut bien utile.

Mon Dieu! sans le comte Otto Kottgerberg, nous courrions risque de ne pas retrouver de longtemps la malheureuse.

— Ah! murmura Léna. — Mais, grâce à sa présence, à ses indications, à son activité, la cruelle besogne fut rendue plus facile. Voyez-vous, madame, quand on a assisté à de telles scènes, on les oublie jamais.

— Je le crois, fit Léna qui l'écoutait avidement. — Et tenez, je ne suis pas le seul que ces souvenirs, si tristes qu'ils soient, aient tenté. Le comte Kottgerberg, que l'ai vu

contré plusieurs fois, y vient certainement comme moi.

Léna jeta à M. de Létory un regard vif, scrutateur, qui s'abaissa discrètement sous le capuchon.

— C'est que l'on a beau être riche, heureux, aimé, on a l'esprit hanté parfois par ces visions atroces, continua Charles, à qui ce mouvement ne parut pas naturel.

Il supposait maintenant avoir affaire à quelqu'un qui connaissait l'homme du parc mieux qu'il ne le connaissait lui-même.

Dans ce qu'il venait de dire, un mot avait frappé Léna. — Aimé! répéta-t-elle. On dit, en effet que le comte est riche et heureux. Pourquoi dites-vous « Aimé »?

Charles eut un tressaillement. Cette grande fille rousse venait de trahir un intérêt, peut-être un sentiment, au moins singulier.

— Je vais peut-être trop vite, dit-il; je n'ai pas le droit de préjuger les sentiments d'une des plus belles et des plus respectées jeunes filles de Vienne. Ceux du comte, en revanche, ne sont un mystère pour personne.

Une flamme s'alluma dans les deux grands yeux fauves de Léna. Sa voix eut un imperceptible tremblement.

— Quelle est donc cette superbe personne? demanda-t-elle en rejetant son capuchon comme si l'air lui manquait. — Mlle de Bionnini.